

Carême 2018 : Prière-Jeûne-Partage- Réconciliation



© photo DR

Vivons le carême dans la joie

On voit souvent le carême comme un temps difficile à vivre, où on présente des « faces de carême » ! Et pourtant c'est autre chose que nous propose l'Eglise pour ces 40 jours où nous suivons Jésus vers sa Pâque. Nous voudrions montrer dans ce dossier que le carême est plutôt un temps de joie. Quelle joie de se sentir plus près du Seigneur, comme dit Elisabeth, et de réactualiser la joie de son baptême ! Quelle joie de partager la ferveur et l'émotion des catéchumènes qui vont être baptisés à la veillée pascale et qui s'expriment dans ce numéro ! Quelle joie de se sentir plus près des autres, de mes proches comme de mes lointains, comme nous le permettra le CCDF – Terre Solidaire ! Quelle joie de redécouvrir la prière silencieuse, le cœur à cœur avec Dieu,

la lecture priante de l'Évangile qui rend nos cœurs brûlants ! Quelle joie de vivre la réconciliation avec les autres en nous laissant réconcilier avec Dieu par le Christ, en retrouvant le chemin du sacrement du pardon, à l'image du Curé d'Ars ! Quelle joie de nous priver de choses finalement pas si importantes que ça dans nos vies et de découvrir ainsi l'essentiel, la vie éternelle à vivre dès maintenant. Comme l'écrivait Madeleine Delbrêl : « Jésus est venu nous apprendre comment posséder la vie éternelle dès cette terre et traverser la mort sans la perdre. » Alors vivons durant ce carême la joie d'être sauvés !

Père Dominique Fontaine

Appelés par le Père

Il y avait 148 adultes de Seine et Marne, en ce dimanche 18 février, à répondre à l'appel du Baptême, à la cathédrale de Meaux. Ils succédaient aux 90 jeunes qui, la veille, étaient dans une démarche identique.

Pourquoi demander le baptême ?

"Natacha, une des sept catéchumènes de Bussy, répond d'emblée : "un jour, on ne sait pourquoi, on écoute, on entend un appel intérieur, et on y répond avec une joie particulière" et Sébastien de renchérir : "oui, et c'est le bon moment pour y répondre." Laurence ajoute : "c'est rendre plus concrète notre démarche qui va aboutir en mars prochain."

Y a-t-il un lien entre le carême commencé et cette célébration ?

Dans l'appel est contenue la notion de pardon et de purification ; je ne crois pas que ce soit un hasard du calendrier... oui la notion de pénitence y trouve bien sa place.

Comment vivez-vous cette journée ?

C'est un premier pas vers un état personnel décisif, moment particulièrement important que je vis avec intensité.

Votre projet ?

Faire une retraite spirituelle, ça s'impose pour avancer !"

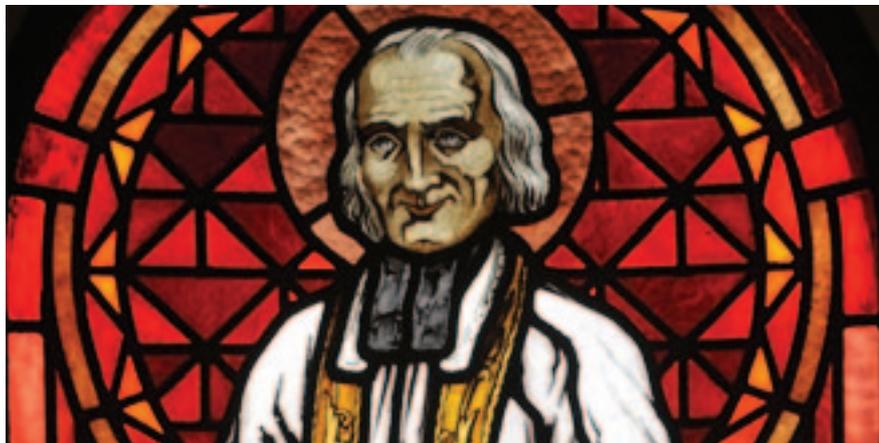
Le baptême est l'engagement envers Dieu d'une conscience droite et il sauve par la Résurrection du Christ" (Pierre 3,21) : telle est bien la démarche de fond de tout catéchumène •

Patrick Mannier

Le curé d'Ars, apôtre de la réconciliation

Saint Paul nous dit : « Laissez-vous réconcilier par le Christ ». Le carême est le temps propice pour cette réconciliation qui donne paix à notre âme. Voici l'histoire de Jean-Marie Vianney, le curé d'Ars, reconnu de son vivant comme celui qui aide les fidèles à se réconcilier avec Dieu.

Par le Père Bruno Sautereau



Né le 8 mai 1786 à Dardilly, près de Lyon, dans une famille de cultivateurs, Jean Marie Vianney connaît une enfance marquée par la ferveur et l'amour de ses parents. Le contexte de la Révolution Française va cependant fortement influencer sa jeunesse : il se confesse pour la première fois au pied de la grande horloge, dans la salle commune de la maison natale, et non pas dans l'église du village, et il reçoit l'absolution d'un prêtre clandestin.

Deux ans plus tard il fait sa première communion dans une grange

lors d'une messe clandestine célébrée par un prêtre réfractaire. A 17 ans, il choisit de répondre à l'appel de Dieu : « Je voulais gagner des âmes au Bon Dieu » dira-t-il à sa mère, Marie Béluze. Mais son père s'oppose à ce projet, car les bras manquent à la ferme. Il commence à se préparer à devenir prêtre mais il navigue de difficultés en espérance. Il n'arrive pas à retenir et apprendre le latin. Après tant d'années d'effort et de prière, il est ordonné prêtre en 1815.

Envoyé à Ars, il réveille la foi de ses

paroissiens par ses homélies, mais surtout par sa prière et sa manière de vivre. Il se sent pauvre devant la mission à accomplir mais il restaure et embellit l'église, fonde un orphelinat, La Providence, et prend soin des pauvres.

Sa réputation de confesseur lui attire de nombreux pèlerins venant chercher auprès de lui le pardon de Dieu et la paix du cœur. Assailli par bien des épreuves et des combats, il garde le souci de la miséricorde, de la réconciliation de la paix.

Il meurt le 4 août 1859, épuisé par le don de soi pour la rédemption des âmes.

Il avait tenté par trois fois de s'enfuir loin de sa paroisse, se croyant indigne de la mission de curé. Lors de ses obsèques, la foule comptait plus de 1000 personnes, dont l'évêque et tous les prêtres du diocèse venus entourer celui qui était leur modèle.

Il est le saint patron de tous les prêtres du monde ●

Le silence nous rapproche de Dieu

Par le Groupe 18 - 30 ans



Au cœur des temps de prière de Taizé, nous sommes tous invités à prier en silence pendant un long moment. Faire silence, c'est faire en sorte que les agitations extérieures, mais aussi intérieures, s'éteignent. Parfois, nous nous taisons, mais au-dedans, en nous-mêmes, nous discutons fort, luttant avec nous-

mêmes. Tenir le silence suppose une sorte de simplicité. Une simplicité qui nous permet de retirer nos masques et de nous abandonner entre les mains de Dieu. De même que Jésus menaça le vent et la mer et qu'il se fit un grand calme, il peut aussi calmer notre cœur quand il est agité par le doute et la peur. Faisant silence, nous mettons notre espoir en Dieu, nous le laissons nous rejoindre dans nos vies.

Pour Madeleine Delbrêl, « faire silence c'est écouter Dieu ; c'est supprimer tout ce qui nous empêche d'écouter ou d'entendre

Dieu ». Pour Benoit XVI, « le silence est capable de creuser un espace intérieur au plus profond de nous-mêmes, pour y faire habiter Dieu ». Alors la prière n'a plus besoin de paroles, ni même de réflexion. Elle se fait silence pour accueillir la parole de Dieu.

Enfin, le silence dans le recueillement, lorsqu'il est vécu à plusieurs, permet la communion dans la prière. Ainsi, au-delà des langues, au-delà des différences, notamment lors des rassemblements internationaux, le silence devient une forme de prière sans frontière ●

Carême 2018

Témoignage - Suivre le Christ et porter sa croix

« Celui qui ne porte pas sa croix et ne marche pas à ma suite ne peut être mon disciple » (Lc 14, 27). Parvenons-nous à suivre cette exigence d'amour du Christ ? Ce n'est pas simple. Comme le chemin de croix itinérant du vendredi saint de cette année se déroule à Collégien, nous sollicitons la parole d'un de ses paroissiens. Voici le témoignage d'Élisabeth sur sa façon de suivre le Christ jusqu'à la croix.

Par Elisabeth

“ La passion du Christ cela a toujours été un trop gros morceau pour moi. Je la trouve insupportable. Quand je pratique la prière de méditation de l'Évangile du jour, je contourne toujours la méditation de la passion. Je n'ai pas les épaules pour cela. Je sais bien que c'est ce que font souvent les religieux ou des grands saints, mais je ne suis jamais arrivée à les imiter. Avec le temps, avec les prières, je suis arrivée à « accepter » la croix du Christ, dans le sens où j'ai compris que je devais surtout accepter la mienne.

Accepter la voie de Dieu qui est souvent différente de nos rêves.

Accepter la Croix du Christ dans ma vie, c'est devenu accepter d'être heureuse - réellement heureuse - en vivant une vie qui ne correspond pas tout à fait à ce que j'avais espéré dans ma jeunesse. Jeune je rêvais d'avoir beaucoup d'enfants, et en fait j'ai épousé (un peu trop tard) un veuf avec trois enfants (adolescents alors). Je les ai finalement adoptés et je m'entends très bien avec eux. Cela veut donc dire d'accepter que Dieu se serve de mes échecs (apparents au regard des

hommes) pour faire une réussite que je n'avais pas initialement choisie. Ne pas avoir moi-même d'enfants m'a permis de faire d'autres choses. Accepter ma vie comme une vocation décidée par Dieu peut être une forme de renoncement (ici à mes rêves de jeunesse), mais ce n'est pas vraiment une souffrance. C'est accepter de voir positivement, ce qui est un apparent échec... un peu comme la Résurrection qui surgit après la passion du Christ.

Le Christ a souffert pour nous.

Je suis grandement reconnaissante à Jésus d'être saint à ma place (en allant jusqu'à la croix), puisque je ne suis même pas capable de le contempler sur la Croix. Parfois en pensant ma vie, je peux croire que j'ai porté ma croix avec Jésus, comme Simon de Cyrène. Cependant, je comprends de mieux et mieux que c'est uniquement par mon baptême (réactualisé par la confession) que je peux obtenir la vie éternelle. Mes bonnes œuvres sont insuffisantes à mon salut. Je déteste littéralement me confesser, et je trouve toujours mes confessions nulles. Pourtant, je m'y oblige (au minimum) avant chaque Pâques.

Puisque je ne suis pas capable de suivre Jésus à la croix, autant passer par la voie du baptême (+ confession) pour être sanctifiée. C'est plus simple...quoique désagréable, mais pas autant que la croix. Je sais que mes péchés ne me permettraient pas d'être sauvée, mais je sais aussi que Jésus m'a revêtu de sa sainteté (conduite à sa perfection par sa croix) lors de mon baptême, et qu'il ne me demande que de réactualiser la grâce de mon baptême par la confession. ”



Chemin de croix itinérant 2014



Chemin de croix itinérant 2015

© photo Marie-José Fournier



Rameaux 2016

© photo Marie-José Fournier

La richesse du partage

Par Jean-Philippe Clément



tableau d'un frère de Taizé

Le partage peut évoquer le plaisir ou des difficultés. Bien des difficultés de nos sociétés sont liées à des partages. La Bible regorge de partages qui tournent mal entre des hommes, à l'origine de rancœur, de jalousie. Ils peuvent évoquer des désirs contradictoires et ambigus, des volontés de révolte ou de s'affranchir : « Père, donne-moi la part de fortune qui me revient. » (Luc 15,12).

Dans notre monde, le partage des richesses est inéquitable. Des « pays du Sud » regorgent de richesses dont les populations ne bénéficient pas, et pire souffrent de leur exploitation. Cela est rendu possible par une violence extrême qui engendre d'autres violences plus pernicieuses : pour l'homme « du Nord », l'acceptation ou le déni de situations est une forme de déni de sa propre humanité, une violence infligée à lui-même.

Partager est une nécessité vitale pour l'homme

Au besoin de mieux partager les richesses s'ajoute le besoin de mieux partager le travail. Le chômage de millions de jeunes, de parents, les empêchent de s'épanouir et de jouer le rôle qu'ils voudraient jouer dans la société. Chacun a besoin de se sentir utile à la communauté, d'apporter sa part au fonctionnement du monde, d'y contribuer par un

service qui donne aussi du sens à sa vie. Partager est une nécessité vitale pour l'homme, qui vit par, pour, avec les autres. Les sociétés sont fondées sur la coopération mutuelle, les échanges, des formes de partage. Un homme ne peut se suffire à lui-même.

La notion de partage a une valeur positive dans de nombreuses religions, filles d'Abraham, animistes, ou bouddhistes. Dans la Bible, de nombreux discours l'exaltent. Le partage inconditionnel de nourriture et de temps, l'hospitalité d'Abraham (Genèse 18) à trois hommes, comme s'il accueillait Dieu, ouvre l'avenir d'un partage immense entre Dieu et les hommes. Le partage avec l'autre, depuis l'eau tirée du puits pour satisfaire Dieu homme en situation de besoin (Jean 4, la Samaritaine), jusqu'au partage de la souffrance de l'autre, la compassion - passion partagée, qui prend Jésus aux entrailles, nous amène à grandir ensemble. La nécessité du partage pour vivre le Royaume de Dieu ici et maintenant parcourt en filigrane Matthieu 25.

Partager c'est aussi recevoir de l'autre pour accueillir le tout Autre.

Partager c'est aussi recevoir de l'autre pour accueillir le tout Autre. Lorsque nous mangeons la nourriture de l'autre, surtout si

c'est un plat traditionnel, nourriture de base ou de fête, nous accueillons l'autre, sa façon de vivre, sa vie : cela peut évoquer tant de chose pour lui ! Lorsque nous rencontrons l'autre, l'attitude d'accueil, le « partir de sa vie », de sa préoccupation et surtout de sa richesse est une attitude, une posture missionnaire essentielle : n'ayons pas peur d'avoir l'autre en bouche, d'avoir la curiosité et le goût de l'autre, de l'accueillir, de nous en imprégner : il peut devenir action de grâce (eucharistie) pour nos vies ! Pas étonnant que les chrétiens soient appelés à la suite de Pierre (Actes 10) à tout manger ! La foi digère tout : Il n'y a pas d'impur, il n'y a que le monde à sanctifier !

Agapé signifie « amour »

L'eucharistie des premiers chrétiens était un repas partagé dans une maison, une famille : une agape. Agapé signifie « amour », le vrai, désintéressé ! Et celui dont Dieu aime l'humanité et auquel Dieu invite les hommes à se réjouir, comme à un banquet de noces. Dans les Actes des apôtres, le partage est une condition nécessaire à la vie en communauté, qui ne peut pas ne pas être, également pour que de nouveaux disciples s'adjoignent et soient sauvés. Il est la manifestation de l'idéal chrétien, du Christ incarné par la vie de la communauté qui est signe pour le monde : relire Actes (en particulier ch.2 v42-47, ch.4, v32-37). La mort « intérieure » de ceux qui ne s'y prêtent pas en vérité et





sans concession précède la mort physique : c'est l'histoire d'Ananie et Saphira (Actes, ch. 5). Si c'est la foi qui sauve et non pas nos actes, si c'est bien ici et maintenant que nous pouvons être sauvés, c'est bien par des refus tels que celui de partager, de faire pleinement communauté (qui signifie église) que nous pouvons nous-mêmes nous condamner. Derniers textes pour la route : les six multiplications des pains (Matthieu 14 et 15, Marc 6 et

8, Luc 9 et Jean 6). Et leurs constantes : Jésus est pris de compassion pour la foule et le partage avec ses disciples. Il inaugure le partage à venir en disant à ses disciples démunis « Donnez-leur vous-mêmes à manger ». Les disciples sont associés : à mesure qu'ils partagent le pain et les poissons, ceux-ci surabondent ! Bienheureux disciples qui se sont mis à partager à l'appel du Christ ! Un détail de Jean : c'est un jeune garçon qui a cinq pains et deux poissons. Qu'est-ce que cela pour tant de monde ? Etonnements : le jeune garçon a la nourriture, pas ses parents. Est-il le seul à en avoir ? Il n'a pas voulu garder pour lui. Il a eu la naïveté, la pureté (?) de le dire, la volonté de partager. Était-il pris de compassion ? André quelque part agit de même et informe Jésus. Et rassasier l'hu-

manité devient possible. Dans les humanités partagées de nos vies, Jésus a besoin de nous, et nous avons besoin de lui. Lui se partagera jusqu'au bout, en fractions de pain données pour la multitude. Nécessité vitale pour l'homme, le partage est aussi nécessaire à la communion eucharistique, avec le Christ et les hommes. Alors, pendant ce Carême, saurons-nous être cet enfant qui ose et qui croit que son partage peut changer les choses ? Être disciple qui n'est jamais trop pauvre pour n'avoir rien à partager, slogan du Secours Catholique ? Quelles agapes vivrons-nous ? Avec qui partagerons-nous un repas ? Croirons-nous à la puissance du partage avec les partenaires du CCFD Terre Solidaire ? Bref, partageons, nous communierons ! ●

Plus qu'un repas à partager

Par Cong Dong Le



“ Cela remonte un peu loin dans le temps, mais ce souvenir reste comme un marqueur dans ma vie de chrétien. C'était pendant la guerre du Viet Nam, il y a 50 ans et j'étais professeur débutant dans un bled paumé situé entre les deux feux. Ma petite ville était entourée des casernes d'où tonnait jour et nuit la lourde artillerie. En même temps, s'abattaient sur la ville des roquettes de gros calibres venant de l'autre côté. Dans l'artère principale, défilaient des corbillards des militaires et pas mal de civils aussi. La ville grouillait de militaires, des réfugiés et des gens qui cherchaient les disparus de guerre. Comme prof célibataire et

filleul du curé, j'étais hébergé dans le presbytère même. C'est dans ce contexte qu'un soir, pendant le carême, le cuisinier du prêtre nous présenta une jeune femme avec son fils de 4 ans qui étaient en ville à la recherche du mari, un militaire porté disparu pendant un combat. Ils étaient dans un piteux état pour avoir couru depuis plusieurs jours d'une caserne à l'autre en quête d'une nouvelle. Saisi tout de suite de pitié, le curé ordonna au cuisinier de leur préparer une place pour passer la nuit et invita la mère et l'enfant à partager notre repas du soir. Après avoir congédié les invités, nous étions surpris de voir le cuisinier toujours au seuil de la porte comme s'il voulait dire quelque chose. A la question du curé, il répondit : « Père, c'est très bien de les inviter à manger. Seulement, demain ils vont continuer à parcourir encore des kilomètres. Pour les réconforter, est-ce qu'on peut améliorer le repas de ce soir ?

Le prêtre répond favorablement à cette requête en lui donnant un peu plus d'argent, puis se tournant vers son vicaire, il dit : « Nous pratiquons et enseignons au peuple le devoir chrétien de partage, mais ce soir, par la bouche de notre cuisinier, je sais maintenant que le devoir seul n'est pas suffisant. Nous partageons sans prendre en compte la réalité des besoins de l'autre, et de ce fait nous le laissons non rassasié et quelque fois même blessé. Nous sommes prêts à partager un repas mais notre cuisinier a proposé un partage d'amour. Il a vu ce que nous n'avons pas vu, car il a le regard du Seigneur. C'est le regard de l'amour ! ». Depuis ce temps, je tiens compte de ce que je donne mais aussi de la raison de mon partage. Que voit mon cœur pour le frère qui est dans le besoin ? Je me rappelle cette parole de Saint Augustin : « Ama et fac quod vis » aime et fais ce que tu veux ! ”